

Le Mot Ment n°2

Le webzine littéraire

NOTE BOOK

Most advanced quality
Great best writing features


Le Mot Ment

n°2

œuvre de vie, pulvérisant la poudre d'or du soleil couchant

Tribunal de grande instance :
convocation pour une audition en tant
que témoin

Le Cercle des écritures



Le Cercle des écritures

Dix-huit heures 15 heure locale. Fidel m’attendait à la sortie de l’avion. Ses gardes du corps, de vieux militaires en treillis et lunettes noires, me laissèrent passer en jetant un œil vers ma sacoche. Fidel me serra la main et monta derrière une jeep de l’armée américaine. Je m’assis à côté de lui. Un des gardes prit le volant.

Le moteur toussota un peu et démarra. Fidel se pencha vers moi.

— J’espère que c’est bien ce que je pense, amigo.

J’ai dû écourter mon discours de l’après-midi.

— Il y a la 4G, ici ?

— Pour qui nous prends-tu, gringo ?

— La wifi, peut-être ?

— Tout ce que tu veux, Damien...

— Sinon, j’ai aussi une clef USB.

Fidel proféra quelques insultes en espagnol, entrecoupées de menaces sur ma vie, sur celle de ma mère et sur mes bijoux de famille. J’aimais bien quand il s’énervait.

À peine arrivé chez lui, il voulut que je lui montre. J’ouvris ma sacoche. Elle contenait une tablette tactile. Je pianotai, il s’impatiait.

Bientôt, la couverture du nouveau webzine s’afficha à l’écran : « Le Mot Ment n° 2 ».

Fidel m’arracha la tablette des mains.

— Caramba ! Toutes ces nouvelles illustrations...

Ses doigts glissaient sur l’écran. Je pointai la signature de l’artiste.

— Ce sont des créations d’Anne, une de nos participantes.

Il s’assit dans un fauteuil en cuir vert. Il commença à lire. Je me servis dans une boîte à cigares. J’avais tout mon temps.

Autant il était capable de parler vite au micro, autant il lisait lentement. La nuit tomba. Après nous avoir préparé une

collation à base de riz et de haricots noirs, un Moros y Cristianos, je partis me coucher dans une chambre à l’étage. Fidel lisait toujours.

Il me réveilla à l’aube. Une mitraillette se balançait sur son épaule.

— C’est une révolution !

— Quoi ? Encore ?

— Non, ce webzine. Mary Poppins et le Code civil, Allô Shadahou, tu es où ? Dans la tempête. Jules, arrête les cigarettes, la bannière étoilée va prendre feu. Le facteur paie sa tournée. C’est le jour du grand nettoyage, le bagage est pris dans les feuilles mortes, un moment d’égarement avec Estelle, l’amour juste avant le crépuscule, Bernard Pivot en bicyclette...

Il confondait tous les titres. Je m’assis dans le lit.

— Remercie Fanny et Thomas pour avoir repris le projet du webzine. C’est grâce à eux, si...

Soudain, Fidel tira une salve de mitraillette vers le plafond.

Des gravats tombèrent sur le lit et le parquet.

— Calme-toi, Fidel !

Fidel avait beau être notre plus fidèle lecteur depuis la création du webzine, il me faisait parfois un peu peur.

Il entama quelques pas de salsa au milieu des morceaux de plâtre, en marmonnant : « Et zing et zang... ». Je n’avais pas encore déjeuné mais le voir trémousser son bassin me coupa l’appétit.

— Ce webzine, Damien, c’est une révolution !

— C’est ça, viva la revolución.

Il repartit dans le couloir en riant.

C’était de pire en pire. Je me demandai comment il réagirait quand je lui aurais montré le prochain numéro.

En fait, j’avais hâte de voir ça.

*Damien Porte-Plume
Président du cercle des écritures de Nantes*

Sommaire

Le mot-ment numéro 2 - 1er semestre 2018



Rédacteurs en chef: Damien Porte-Plume, Fanny

Conception et réalisation: Thomas

Illustrations: Anne

Comité de relecture: Fanny, Jeff, Aline, Arnaud, Laure,
Henry

Crédit photo

Commons wikimedia: <https://commons.wikimedia.org>

Unsplash: <https://unsplash.com/>

Pixabay: <https://pixabay.com/>

Un grand merci aux participants des ateliers d'écriture de
Nantes et de Pornic qui ont proposé leurs textes !

Merci à Guy de
Maupassant (1850 -1893)
d'avoir fourni les incipits
de "Le grand nettoyage" et
"Juste avant le crépuscule".



Association loi 1901

<i>Poulet Bicyclette</i>	4
<i>Et Zing Et Zang</i>	6
<i>Le grand nettoyage</i>	8
<i>Estelle</i>	10
<i>Sous les feuilles mortes</i>	14
<i>La tournée du facteur</i>	15
<i>TempêteS</i>	16
<i>Bagage en soute</i>	18
<i>Les cigarettes</i>	20
<i>Mary Poppins et le code civil</i>	22
<i>Pivo Pivo</i>	24
<i>Shadahou</i>	26
<i>Sous la bannière étoilée</i>	28
<i>Juste avant le crépuscule</i>	29
<i>Un moment d'égarement</i>	30
<i>Non mais allo quoi</i>	32
<i>L'Amour</i>	34

Pour plus d'information sur l'association Le Cercle des écritures de
Nantes, rendez-vous à l'adresse [https://
cerclenantais.wordpress.com/](https://cerclenantais.wordpress.com/)

Poulet bicyclette

Par Fanny



Nous étions samedi après-midi. Pour moi, ce n'était pas un samedi habituel où après mes devoirs, j'avais juste le droit de jouer dans notre jardin, de grimper au cerisier qui cherchait à se défier de l'ombre des hôtels particuliers de la rue Montensier qui oppressaient notre maison.

En ce jour, qui serait bientôt hors du temps, j'avais enfourché ma bicyclette au nez et à la barbe de ma tante Adèle, censée me surveiller pendant que mes parents étaient partis en amoureux, comme ils disaient, faire des courses au Bon Marché.

J'avais profité de ce somme irrépensible qui l'assaillait toujours, une fois la vaisselle du déjeuner achevée pour prendre congé à la française, traduction tout à fait fidèle du « take a french leave » anglais, c'est-à-dire sans prévenir. Ma mère nous avait régales d'un poulet basquaise, aux cuisses et pilons musclés, un poulet bicyclette comme disait mon père qui avait rapporté cette expression d'un séjour en Haute-Volta où il s'était rendu pour affaires. Le plat,

ébouriffant de piment d'Espelette et de graisse de canard, allait clouer Adèle, dans sa chaise aussi longue que cette sieste prometteuse.

Je serai rentrée bien avant qu'elle n'en émerge.

Je filais à toute allure, baignée dans les rayons d'un soleil printanier. J'avais chaussé mes ballerines de danseuse et portais une robe en vichy rose que ma grand-mère avait cousue à l'aide d'une machine à coudre à pédales. Une machine noire avec Singer écrit en lettres d'or sur le corps de métal et encore le mot Singer forgé dans le large pédalier ouvragé qu'il fallait actionner avec les deux pieds, dans un clac clac clac besogneux. J'aimais sentir le vent sur mes mollets dont le fin duvet se hérissait. Ce même vent qui faisait virevolter mes tresses dans les virages que je prenais à toute berzingue, mot assez courant en 1971 qui serait remplacé plus tard par toute bringue, puis, plus tard par toute blinde puis par le sacro-saint « à donf » résolument post-moderne.

J'avais désobéi. À cette époque, je désobéissais tout le temps. J'adorais ça. Ça ne changerait d'ailleurs pas en grandissant. Même si parfois, cela causait quelques dégâts. J'avais enfermé la voisine dans sa maison par exemple. J'avais cassé un

placard en formica en voulant m'accrocher aux poignées pour singer les acrobates.

Ce jour de mai, je roulais dans Paris, sur les pavés inégaux. J'évitais les voitures et les voitures m'évitaient. Certaines klaxonnaient. J'étais sans doute la seule gamine de mon âge à me déplacer à vélo sur ces grandes artères. Je pédalais comme une folle. Tout droit. En zigzag. Je m'étais essayée à livrer mes roues au bitume des trottoirs mais avait vite cessé, car les passants, obstacles imbéciles qui en plus me houspillaient, me ralentissaient.

— Elle est folle cette gamine ! Où sont les parents bon sang ?

— Mais ça va pas non ?

— On ne roule pas sur les trottoirs.

Je me sentais libre et adulte malgré mes sept ans. Si mes parents l'apprenaient, j'allais me prendre une de ces fessées. Mais à vrai dire, la fessée, je m'en moquais. Une fois lancée sur mon bolide à deux roues, je ne savais plus très bien où je voulais me rendre. La désobéissance était ma carte routière. La griserie de la liberté, ma boussole. Je ne pensais ni au lendemain ni au retour. Je ne vivais que pour les tours de pédalier. Arrivée place du Panthéon, une moto me renversa.

Après quelques mois de coma, la fessée n'était plus d'actualité. ✓

Et Zing et Zang

(La chanson des rémouleurs)

Par Pierre Olivier

Voici nos cinq amis qui parcourent la campagne. On les attend dans les villages après le dimanche des Rameaux. Cinq rémouleurs qui vont ensemble par les chemins — et qui chantent. Le temps de se gratter la tête en cherchant le refrain, et celui qui poussait la petite carriole est tombé dans le fossé.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos serpes, cisailles et couteaux
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Les quatre autres, pas fâchés du tout, s'en vont à la file indienne atteindre le premier village. Ils chantent et on les entend venir de loin — on sort tout le matériel. Le plus jeune et tout nouveau prend peur et ses jambes à son cou.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos sabres et bistouris et ciseaux
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Ça fait bien rire les anciens qui, à leur tour, en rang d'oignon, sortent leurs outils : tablier de cuir, pierre à fusil, chiffon de feutre, meule à pédale, et les voilà qui frottent le métal. L'un d'entre eux, distrait par une belle, en oublie son ouvrage et s'évanouit.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs

Et zing et zang
Confiez vos épées, canifs et massicots
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Le travail terminé, les deux compères, pas fâchés pour un sou, reprennent leur longue route bras dessus bras dessous. Silencieusement, ils chantent et, pour se donner du courage, se disent qu'ils iront boire dans un troquet que l'un connaît. Un verre chacun : l'un tombe dedans, l'autre sourit.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos scies, poignards et biseaux
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Voilà qu'il fait nuit de fatigue et de froid aussi. Il a bien travaillé et se sent épuisé et met ses mains dans ses poches. Il aperçoit dans le coin là-bas une dernière cliente, vêtue d'une longue robe noire, qui attend et semble patiente. Il s'approche, elle lui présente sa faux.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos lames, hachoirs et oripeaux
Et zing et zang
Tout l monde y passe même les meilleurs.

La chanson des rémouleurs
Voici nos cinq amis qui parcourent la campagne. On les attend dans les villages

après le dimanche des Rameaux. Cinq rémouleurs qui vont ensemble par les chemins — et qui chantent. Le temps de se gratter la tête en cherchant le refrain, et celui qui poussait la petite carriole est tombé dans le fossé.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos serpes, cisailles et couteaux
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Les quatre autres, pas fâchés du tout, s'en vont à la file indienne atteindre le premier village. Ils chantent et on les entend venir de loin — on sort tout le matériel. Le plus jeune et tout nouveau prend peur et ses jambes à son cou.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos sabres et bistouris et ciseaux
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Ça fait bien rire les anciens qui, à leur tour, en rang d'oignon, sortent leurs outils : tablier de cuir, pierre à fusil, chiffon de feutre, meule à pédale, et les voilà qui frottent le métal. L'un d'entre eux, distrait par une belle, en oublie son ouvrage et s'évanouit.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos épées, canifs et massicots
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Le travail terminé, les deux compères, pas fâchés pour un sou, reprennent leur longue route bras dessus bras dessous. Silencieusement, ils chantent et, pour se donner du courage, se disent qu'ils iront boire dans un troquet que l'un connaît. Un verre chacun : l'un tombe dedans, l'autre



sourit.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos scies, poignards et biseaux
Et zing et zang
chacun son tour chacun son heure

Voilà qu'il fait nuit de fatigue et de froid aussi. Il a bien travaillé et se sent épuisé et met ses mains dans ses poches. Il aperçoit dans le coin là-bas une dernière cliente, vêtue d'une longue robe noire, qui attend et semble patiente. Il s'approche, elle lui présente sa faux.

Et zing et zang
nous sommes les rémouleurs
Et zing et zang
Confiez vos lames, hachoirs et oripeaux
Et zing et zang
Tout l'monde y passe même les meilleurs.

Le grand nettoyage

Par Thomas



Le boulevard, ce fleuve de vie, grouillait dans la poudre d'or du soleil couchant ; ce 7 février 2087 n'était pourtant qu'un banal vendredi dans la mégalopole new-yorkaise.

Bordant l'avenue principale, les gratte-ciel, arbres de verres et de bétons, vomissaient une foule ivre de travail qui dégoulinait sur les trottoirs et s'infiltrait dans les pubs bon marché du centre-ville. Le vacarme de l'intense circulation chassait les rats et les pigeons. Les odeurs de transpiration, les relents de cigarettes et de bière formaient une tenace soupe qui se déversait dans l'air et imprégnait les murs.

Erik referma son sac, déverrouilla la porte des toilettes et rejoignit la salle bondée du café. Au milieu du brouhaha des conversations, Viola sirotait en silence un jus d'orange frais. Erik s'approcha, attrapa sa tasse de thé froid et la vida. Sa compagne l'interrogea du regard... Erik hocha la tête. Viola se leva et ils partirent.

Le crépuscule avait cédé sa place à la nuit et le boulevard ressemblait maintenant à une fourmilière enflammée. Les esprits s'échauffaient ; dans toutes les directions on jacassait, riait, chantait, hurlait, klaxonnait ; l'air ardent et alcoolisé brûlait les narines ; les panneaux publicitaires irritaient la rétine ; les lumières de la ville éclipaient la lune et les étoiles.

Le couple arriva à un vaste bassin circulaire entouré de dizaines de jets d'eau au centre duquel trônait une énorme boule d'acier représentant la Terre. La foule s'y pressait ; un marchand ambulant vendait des sandwiches industriels et des canettes de soda.

Ils avaient convenu que ça se passerait ici.

Erik attrapa sa compagne par le bras et l'embrassa longuement...

Trop longuement.

— Il hésite, pensa Viola.

Elle se décolla et lui chuchota à l'oreille :

— Rappelle-toi : nous sommes trop nombreux. La pire des pollutions, c'est l'humanité.

D'une main, Erik serra celle de Viola ; de l'autre, il agrippa le détonateur situé dans sa poche. Il ferma les yeux. Viola aussi. Puis, au bout d'une interminable minute durant laquelle ils n'échangèrent aucun mot, Erik appuya.

En une fraction de seconde, leurs lambeaux de chair se mêlèrent aux éclats de bombe, aux débris de fontaine et du stand à sandwiches, aux morceaux de foule, de marchand, de clients et de pain, de viande, et de canettes de soda.

Le silence. Enfin.

Le monde retiendrait que ce vendredi 7 février 2087, cinquante-trois innocents avaient péri dans un ignoble attentat orchestré par deux fanatiques ; mais pour Erik, Viola et leurs adeptes qui suivraient la même voie, ce n'était que le début du « grand nettoyage ».

Estelle

Par Anne



J e n'ai jamais voulu dire à quiconque avant ce jour comment j'avais rencontré Estelle...

Mon entourage, mes proches, personne n'a compris comment j'avais pu tomber amoureuse d'une femme, subitement à 41 ans. Après 15 ans de mariage, deux enfants et... de nombreux amants.

Je doute ce soir vous convaincre de la véracité de mon histoire. Les gens sont si crédules qu'ils vivent leur petite vie de fourmis sans trop se poser de questions. Certains disent même, pensant être plus malins que les autres qu'il est plus important de vivre que de rêver. Et pourtant...

Cette nuit là, j'étais en proie à un terrible cauchemar. Certes, j'ai toujours eu des nuits agitées, un cerveau nocturne très actif et délirant.

Là... c'était tellement vrai !

J'étais dans cette prison désaffectée en mode « the walking dead ».

Où ? Sais pas. Sans doute dans un autre pays.

L'odeur du métal rouillé, la chaleur suffocante des pièces calfeutrées et... cette illusion consciente qui me poursuit chaque nuit que la réalité n'est pas celle que l'on pense vivre éveillé. Des conneries tout ça : le jour, le travail, la voiture en panne, nos enfants qui claquent les portes de leur chambre...

C'est irréel : **on vit sa vie en dormant !**

Dans cette immonde prison, j'étais dans cette cellule où les ombres-nuits gagnaient du terrain à attendre mon tour. Je peux sentir encore, en vous racontant l'histoire, sept ans après, l'odeur âcre, rance de ma propre sueur. De ma propre peur.

À mes côtés, une autre personne.

Cela m'a surprise et je lui ai demandé qui elle était.

« Estelle », m'a-t-elle répondu. Puis elle s'est mise à pleurer. Elle était en chemise de nuit courte et blanche, je m'en souviens encore. Jambes nues. J'ai aperçu de fines lignes le long de leur face interne. Elle venait de se faire pipi dessus. C'est fabuleux pour ça les rêves et improbable. Normalement, dans l'obscurité, on ne voit pas ce genre de choses.

Elle ne comprenait pas ce qu'il se passait, ce qu'elle foutait là. Je l'ai rassurée. Je lui ai certifié que cela allait bien se passer, que tout ça n'existait pas, qu'Hannibal Lecter ne nous ferait aucun mal puisque nous étions dans **MON** rêve et qu'elle-même n'existait pas d'ailleurs en tant que personne, mais n'était que le fruit de mon imagination sans limites.

C'est là, chers lecteurs, que l'on rentre dans la folie. C'est là que vous allez comprendre que cette histoire va vous terrifier et vous hanter jusqu'à la fin de vos nuits. Car c'est là que vous allez réaliser que tout ce que à quoi vous croyiez dans ce monde de rassurant, de rationnel et bien n'a

tout bonnement jamais existé. Alors, si vous êtes un peu fragiles ou du moins facilement perturbables, je vous en supplie : **arrêtez de me lire tout de suite ! OK ?**

Estelle m'a répondu que sa frayeur était réelle. Qu'elle-même existait. Qu'elle s'était couchée dans son lit la veille à 23 h, comme chaque soir. Qu'elle s'appelait Estelle Devernois et qu'elle habitait Hennebont !

« Vous comprenez Anne, c'est vous qui êtes dans mon rêve, j'existe !

Je suis prof de français au lycée Dupuy-de-Lôme à Lorient. Je suis mariée et je vais me réveiller tranquillement à côté de mon mari Jacques à 6 h 30 lorsque mon réveil sonnera. »

Clic-clac... CLIC-CLAC... CLIC-CLAC !

« Chut !!!!! Taisez-vous Estelle !!!

Hannibal se rapproche, les ombres-mortes ont tout englouti désormais. Il ne reste plus aucun scintillement de notre conscience dans la cellule. Nous entendons le bruit net et précis de ses souliers d'excellente manufacture crisser sur le métal du couloir. Alors, plus un geste ! »

Je savais, parce que chaque nuit il voulait le faire, qu'il envisageait encore de déguster mes yeux avec quelques fèves fraîches et un excellent chianti.

Nous étions enfermées. Faites comme des rates !

J'ai alors confié à Estelle que chaque nuit depuis ma plus tendre enfance, j'avais le

pouvoir incroyable de voler dans les airs comme Peter Pan. Cependant, la porte de la geôle était fermée et aucune clef à l'horizon. Elle m'a regardé, comme si elle me voyait enfin et recouvrait ses esprits.

Cette image, les émotions générées qui ont créé ce lien indéfectible entre nous, ce coup de poignard merveilleux... Ce regard serein qu'elle a posé sur moi à cet instant où j'ai rencontré son âme, ce sentiment de complétude. Il ne m'a plus jamais quitté.

Elle m'a parlé de sa voix désormais assurée qu'elle avait elle, chaque nuit depuis toujours, la faculté incroyable d'ouvrir toutes les portes et d'effacer tous les obstacles entre elle et l'horizon.

J'ai entendu les charnières crisser et la porte grincer à son ouverture. Nous nous sommes simplement envolées tandis que se désagrégeait le décor cauchemardesque autour de nous. Hannibal n'était plus là, parti pour toujours. Nous avons laissé la crapouasse loin, très loin derrière nous.

La parfaite symbiose. Sans éprouver de peur grâce à notre alliance, nos esprits n'avaient pu être tués. Dans une espèce de no man's land que connaissent bien les voyageurs spirituels, nous nous sommes raconté nos vies et surtout, nous nous sommes promis de nous souvenir de tout à notre réveil. De nous souvenir de nous.

Quinze jours après ce cauchemar, mon téléphone a sonné.

« Allô Anne ? C'est Estelle »... ..



Sous les feuilles mortes

Par Pierre-Olivier

Au milieu des feuilles mortes, une primevère.

Alors que tout se replie, s'abrite, se recroqueville, se terre, elle ne trouve rien de mieux qu'éclorre pour s'aérer.

Alors que tout tombe, elle pousse.

À cela, il n'est rien à faire.



On croit que tout est fini ; les fruits sont récoltés et confiturés, les légumes du soleil embocalés, les lièvres et les faisans enterrinés, tout ce petit monde bien à l'abri sur les rayons des armoires, et elle, elle reste dehors, au milieu des feuilles.

On dit qu'elles sont mortes. Tombées en tout cas. Grâce au vent et grâce à la pluie, grâce à la nuit qui s'élargit et aux froids qui reviennent.

À cela, il n'est rien à faire.

Les feuilles au premier froid sont prises par la jaunisse ; à la première gelée, on vire à l'outre-jaune. Jalouses des noix qu'on ramasse, elles rougissent.

Jalouses et toujours là, on les regarde, on les trouve belles, on le dit, et puis on les oublie, elles s'embrunissent et tombent au sol. Là, elles ne sont pas mortes encore. Elles meurent.

À cela, il n'est rien à faire.

Et sous ces mourantes, dégoulinantes, détrempées par le sale temps, il y en a une qui pointe son nez. Elle ne sait pas que ce n'est pas le bon moment, que c'est la mauvaise saison. Elle aussi veut voir l'automne et ses couleurs.

Les humains soupirent : le revoilà ce vieil automne qui chuinte comme un violon, c'est reparti pour les rituels embarrassants : quand il ne fait pas doux, c'est trop frais ou encore bon, on s'encolroule avant de sortir, on sort et le nez coule, on rentre et les lunettes s'embuent.

À cela, il n'est rien à faire.

Ça nous prend un après-midi, pas pluvieux qu'un autre, il faut rassembler les feuilles, toutes, parce que ça colle aux bottes, parce que ça fait sale. Là, tout est en tas. Ça nous a pris tout l'après-midi. Avec le changement d'heure, il fait nuit plus tôt. Et pour que le vent ne sème pas à tout-va toutes ces feuilles mortes, on va chercher un peu de journal et les allumettes.

Ça commence à peser sur la petite fleur toutes ces feuilles à l'agonie qui savent déjà.

La température baisse. Une fumée âcre monte. Ça réchauffe les joues, ça sèche les mains et pique un peu les yeux, ça dessine un sourire de satisfaction.

À cela, il n'est rien à faire. ✍

La tournée du facteur

Par Antoine

Ce jour-là, le facteur Boniface, en sortant de la maison de poste, constata que sa tournée serait moins longue que de coutume et il en ressentit une joie vive.

Une fois sa tournée à bicyclette terminée, toutes les boîtes aux lettres remplies, il prit rapidement la direction de son domicile, tout guilleret et empli d'espoir en vue d'une soirée calme et reposante...

Tout à ses pensées, il martyrisa ses pédales pour raccourcir le trajet vers sa petite maison à la sortie du bourg.

Alors qu'il fredonnait en cadence la « Traviata » en dodelinant de la tête, il ne vit que trop tard un chien errant qui avait sans doute fait le pari stupide de traverser la grand-rue sans crier gare...

Le choc frontal eut pour conséquence immédiate de propulser le vélo et donc sa cargaison vers le trottoir le plus proche, de déclencher une chute irréversible et de mettre en contact direct le visage du facteur avec le goudron légèrement gluant en cette fin de chaude journée.

Des jets de sang avaient éclaboussé le blouson jaune du préposé qui, malgré tout,

se releva sans trop de dégâts, sans omettre d'injurier l'animal fautif qui prit la fuite sans demander son reste !

Boniface, après avoir vérifié l'état de sa bicyclette ainsi que son intégrité physique, enfourcha l'engin et reprit sa route en se disant que cette soirée commençait bien !

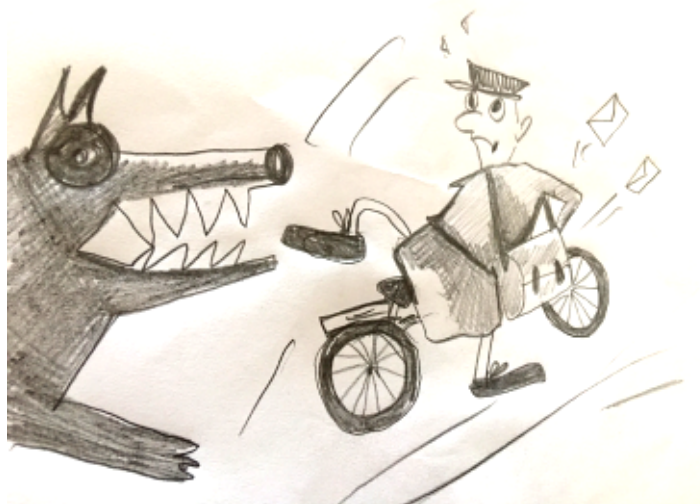
Finalement, en guise de tournée raccourcie, il avait bien failli ne pas retourner chez lui ! Son allégresse initiale s'était soudain transformée en une sorte de mélancolie qui ne le quitta plus jusqu'à la porte de sa maison.

Mais, dès qu'il ouvrit la porte d'entrée, il fut accueilli par une brochette d'amis venus lui faire la surprise pour son anniversaire (en réalité le lendemain, mais bon, pour la surprise, la veille était préférable...).

Avec une unité parfaite, ils s'exclamèrent tous ensemble :
« C'est notre

tournée, Boniface !!!! »

Et celle-ci fut sans doute l'une des plus longues de sa jeune carrière.



TempêteS

Par Virginie

*V*raiment, je te crois folle, ma chère amie, d'aller te promener dans la campagne par un temps pareil. »

- N'oublie pas que je suis anglaise, j'adore la pluie d'été !

- Mais le vent est sévère et pourrait bien provoquer une tempête. Tu ne veux pas rester avec moi devant le feu de cheminée, plutôt que de suivre cette lubie ?

Harriet serre les dents avant de répondre. Elle aime à décider pour elle-même.

- Mais il ne s'agira pas d'une tempête de neige, de toute façon, n'est-ce pas ?

Sa belle-sœur n'apprécie pas l'ironie. Elle se sent obligée, avec les dix ans qu'elle a parcourus de plus que sa cadette, de la mettre encore en garde.

- Tu vas prendre froid ! Tu n'es pas bien, ici, tranquille, avec moi ?

- N'insiste pas ma chère, ma décision est prise.

Harriet la vouvoierait si elle osait. Elle s'agace de cette insistance.

Elle n'a jamais eu grande tendresse pour la femme de son frère, ennuyeuse à mourir, « Marie-contrôle » qui a cantonné son frère dans une vie insipide et normée. Lui ! L'artiste ! Elle a tué son art, son inspiration, sa folie créatrice. Au fond d'elle, elle sait que son frère a laissé faire, que son manque de confiance en ses capacités s'est arrangé de cette manipulation, mais maintenant qu'il est mort, elle ne peut plus penser à cela.

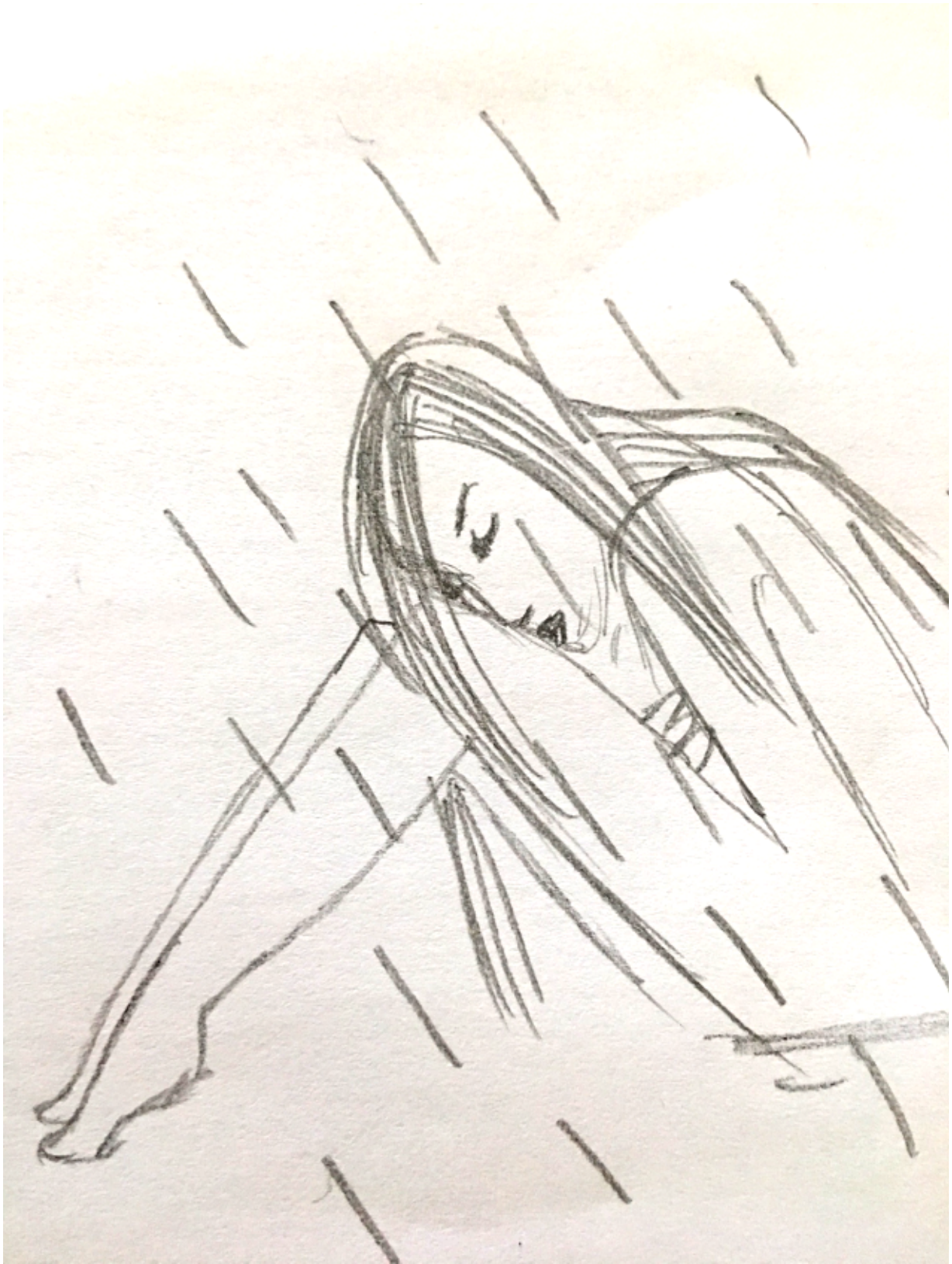
Elle ne veut pas haïr cette femme, seulement la fuir, courir dans les herbes folles sous la pluie, et jeter sa tendresse aux arbres et aux fleurs dont la pluie réveille les parfums.

Elle laisse Elsa à l'intérieur et s'éloigne prestement, oubliant même d'attraper son vêtement confortable. Qu'importe, la jeune femme a besoin de se retrouver ailleurs que dans cette pièce que la mort plombe, où la veste de son frère, encore vivante de son corps musclé, le rend plus mort encore ; et elle-même, plus vide.

Le vent lui pousse un peu de vie dans les narines, et elle accélère, comme le cheval qu'on sort du box. Ses bottines s'enfoncent dans la boue, et l'effort qu'il lui faut accomplir à chaque pas arrache la colère qui gronde. Elle est là, la tempête, au fond d'elle, cognant en allers-retours grinçants.

Harriet n'est pas sûre d'être encore sur le chemin, mais elle a parcouru prés et forêts tant de fois, avec son frère, en allant au village, qu'elle est sûre de se retrouver, après la balade. Le ciel est bien sombre, et la nuit est tombée d'un coup.

Elle veut se prouver qu'elle est forte, qu'elle est libre, qu'elle est solide, et heureuse de la vie qu'elle s'est choisie, hors des sentiers battus. Il lui en a fallu du courage, pour la revendiquer, cette vie ! Elle serre les dents, tente d'accélérer encore, et son pied sort de sa chaussure. Elle tombe, mais n'essaie pas de se retenir, et sent soudain la boue glacée envahir son corps tendu et douloureux. Elle l'accueille pourtant, et enfin... enfin ! Elle pleure...



Bagage en soute

Par Pierre-Olivier

Lorsqu'on prend la ligne Linebùs 782 qui relie Lyon à Alicante, on regrette vite d'avoir pris l'horaire de nuit, à peine plus avantageux d'un point de vue économique, et assurément pas moins fréquenté que la ligne diurne.

Ça ronfle toute la nuit et, au moment où l'on s'endort enfin, au petit matin, on se fait réveiller par la voix trop forte et incompréhensible du chauffeur qui annonce la gare routière.

Il faut alors faire vite pour s'extraire du bus et se retrouver ébloui dehors, jeté sur le parking où râlent et piaffent quelques moteurs et voyageurs.

Là, tout le monde se croise, se frôle, s'évite, se hâte pour retrouver son sac. Il n'est que 7 h 30, mais il faut voir tout le monde qui est là ! Ça sent la mauvaise nuit passée, le mauvais café dans les gobelets trop chauds, ça sent le gas-oil des machines, ça sent déjà le soleil, la mer, les vacances.

On s'approche enfin de la soute, où l'on aperçoit un gros tissu affalé sur son sac. C'est un endormi, lové entre les bagages, contorsionné, un dormeur.

On reconnaît tout de suite que c'est une femme grâce à ses belles boucles d'oreille. On ne voit que l'oreille gauche, mais elle brille et attire le regard, c'est la seule chose lisse et brillante et polie dans tout cet amas de bagages. On se demande comment elle tient, quand elle est entrée, mais on ne doute pas qu'elle dort, et qu'elle dort bien, tellement sa respiration est lente et régulière. Ça bouscule parce que tout le monde veut récupérer son sac. Ça chahute, ça s'échauffe. Le chauffeur qui en profite pour fumer trois cigarettes et boire quatre cafés coup sur coup (le terminus de la ligne

782 est Séville) est obligé d'intervenir. Il se demande bien ce qui peut créer un tel attroupement alors qu'il sait la hâte de chacun de quitter le parking de la gare.

Petit à petit, ça se calme, ça regarde, ça penche la tête, comme si tout le monde se recueillait. Comme si c'était un enfant qui dormait là. Et tout ce monde calme tout à coup, ça rappelle un enterrement de grand personnage public, lorsque l'église est pleine et reflue, et que la circulation est détournée, qu'on patiente là parce qu'on veut être de la cérémonie.

Tout semble calme, on dirait même que les autres chauffeurs de bus ont éteint leur moteur pour venir voir aussi. C'est reposant de la voir dormir. Tout le monde en profite.

Elle se réveille, tout le monde sourit ; elle s'étire doucement, et tout le monde s'étire doucement. Et quand elle baille, tout le monde se frotte les yeux : ce n'est pas une femme comme on l'avait cru, mais un homme. Son tricot de mailles lâches de couleur brune qui lui servait d'oreiller avait induit tout le monde à penser – en plus de la belle boucle d'oreille – que c'était une femme.

Alors il se déplie, roule hors de la soute, se lève, fronce les sourcils, fait quelques grimaces, content de l'effet qu'il produit.

Le temps reprend son cours, tout le monde se bouscule, s'entasse, se presse, les moteurs fument tous en même temps, s'accordent sur ce qui pourrait bien être un sol majeur, ça se disperse. Plus personne dans la gare ce matin, sauf un dormeur tout juste réveillé.

Il fait déjà chaud et cela le surprend. Lorsqu'il est parti de Lyon hier, il était bien content que sa chère L. lui prête son tricot



pour passer la nuit.

« Tu en auras besoin là-haut » elle lui avait dit. Il a retrouvé dans l'une des poches le morceau de pain et de chocolat noir qu'elle y avait glissé. Il fait bien plus chaud qu'il se l'était figuré. À Londres, il pleut d'habitude, non ? Il ne parle pas l'anglais, ni le français, ni l'espagnol. Ni l'allemand non plus. Il a déjà voyagé comme ça dans les soutes, à de nombreuses reprises. Il sait y trouver son compte. À vrai dire, cette nuit lui a semblé très confortable. Cela faisait longtemps.

Qu'est-ce qu'il va faire maintenant ?

Il ne sait pas, mais il peut tout. Il tente de se repérer. Il ne sait pas lire cet alphabet, mais sait qu'ici aussi le soleil se lève à l'est. Il s'incline. Il sent la mer toute proche. Pourquoi pas. Plus tard sans doute. Il sent des odeurs de nourriture qu'il ne connaît pas, mais il n'a pas faim. Sortir du parking d'abord, se dégourdir les jambes, une nouvelle ville, des nouvelles personnes. Presque une nouvelle vie.

Les cigarettes

Par Laure



Ses doigts tremblaient alors qu'il roulait les deux feuilles de papier fin renfermant les bribes de tabac de son dernier sachet. De grosses veines bleu indigo modelaient ses mains crispées par l'arthrose que le temps lui avait lentement et insidieusement déposée et qu'il découvrit un beau matin en essayant d'agripper l'anse de la cafetière qui se fracassa sur le carrelage de la cuisine. Il redoutait plus particulièrement les assauts de l'automne et du printemps. Dans ce face à face avec les ans, il ne pouvait avoir le dessus. Le combat était perdu d'avance. L'arthrose, que l'humidité saisonnière rendait plus douloureuse, gagnait chaque année du

terrain. Elle envahissait son corps subrepticement, rongait son squelette, déformait ses doigts, prenait le contrôle de ses gestes, l'obligeait à ralentir le pas quand il partait au cimetière faire la causette à sa Josette et encore devait-il s'appuyer sur une canne pour y parvenir.

Pourtant, Jules ne faisait pas son âge. Il en était certain. Quand il se regardait dans le miroir de la salle de bains, il ne voyait ni la courbure de son dos, ni le ventre qui enflait sous son tricot de peau ni ses sourcils de plus en plus dégarnis, ni son visage ridé avec sa peau fanée ni les cheveux parsemés qui l'encadraient, mais uniquement ce regard vif et alerte du

fringant jeune homme qu'il était resté au fond de lui.

Car Jules était actif pour ses quatre-vingt-treize ans et le serait plus encore si les rhumatismes le laissaient un peu tranquille.

Membre de plusieurs associations au sein de sa commune, Saint-Christophe-du-Ligneron, mémoire du bourg, ancien résistant, il n'en était pas à sa première bataille, mais que faire contre les ravages du temps, cet ennemi invisible qui s'invite chez vous, ne vous lâche plus, vous accompagne jusqu'au coucher, vous réveille en pleine nuit et vous freine toute la journée ?

Plus de soixante-dix ans pourtant qu'il roulait ses cigarettes. Mais aujourd'hui, il n'y arrivait pas. Il s'y prit à plusieurs reprises et laissa tomber la moitié du tabac séché sur la toile cirée jaune et vert recouvrant la table de la cuisine. Tant pis. Il fumera une cigarette allégée, ce qui sera bon pour ses poumons et il enverra une bouffée et une pensée au doc.

Il l'aimait bien le doc au fond, mais à quoi bon le seriner à son âge avec des patches antitabac ou à la rigueur, comme il disait, faire un essai avec la cigarette électronique. Il le voyait, le doc, faire comme les jeunes ? Acheter des recharges de toutes les couleurs, de toutes les saveurs sur le net, lui qui n'avait même pas d'ordinateur et n'en voyait pas l'utilité ? Et vapoter, comme on disait maintenant ? Non, lui, il avait appris à rouler ses cigarettes avec ses camarades résistants, quand ils arrivaient à mettre la main sur du tabac. Il se souviendra toujours de celui des Américains qu'ils récupérèrent en 44. C'était pas du tabac pour fillettes en ce temps-là. C'est vrai que Josette, elle râlait quand il les invitait à la maison, après la guerre. Enfin, les survivants. Car souvent

ils s'en roulaient une, comme à l'époque, avant de partir en mission, du genre la dernière cigarette du condamné à mort. Son goût de reviens-y avait un parfum de rêves inachevés, d'une vie qui les attendrait s'ils s'en sortaient.

Goût qu'il ne retrouva plus puisqu'il finit par les réaliser, tous ses rêves, épousa la plus belle fille du canton, fonda une famille et mena sa vie tambour battant, entre la musique, le travail, les enfants et l'amitié.

Mais aujourd'hui, c'était comme s'il avait vu un fantôme. Pourtant, il avait pris l'habitude de les côtoyer et ne les craignait plus. D'abord, quand il parlait à sa Josette dans leur chambre, lui laissant toujours à droite de leur lit un deuxième oreiller, au cas où elle revienne s'allonger à ses côtés, ou bien quand il rendait hommage à ses camarades lors des cérémonies du 8 mai et qu'il lisait leurs noms sur la stèle du souvenir. Ou encore quand il traversait les allées du cimetière, de la pyramide imposante en pierres de schiste en son centre jusqu'à la sortie, promenant son regard sur les épitaphes des êtres chers.

Mais cette fois, c'était différent. Cette vision lui glaçait le sang. Le portrait-robot du tueur présumé du Ligneron, que la gendarmerie avait fait paraître dans les journaux, lui montrait le visage d'un mort, disparu depuis des décennies. La ressemblance était si frappante qu'une cigarette s'était imposée. Même une demi-cigarette ferait l'affaire.

Bien sûr, son devoir était de retrouver le major, de tout lui raconter, mais il avait juré de ne rien dire et était tenu au silence par son serment. À moins que sa mémoire ne lui jouât un mauvais tour ? Il aurait tant aimé oublier.

Mary Poppins et le code civil

Par Véronique

La dernière gorgée de café avalée, Paul se dirige vers la boîte aux lettres. Un instant, il s'arrête et regarde le ciel menaçant. Nuages noirs et gris s'entremêlent. Ses yeux quittent ce spectacle étonnant pour un matin de printemps. Machinalement, il ouvre la porte de ce réceptacle à courrier. Il tourne et retourne l'avis de recommandé qu'il vient de recevoir. L'adresse est exacte, le nom également. Paul Joseph, 38 route des blés, 38 200 AIX.

Tout en marchant vers sa librairie, il réfléchit, il essaye juste de réfléchir.

Son front devient moite, quelques gouttes de sueur perlent dans sa nuque. La peur le gagne. Son voisin cordonnier passe devant sa devanture, la tête haute. Ni un bonjour ni un ola ! Paul s'assied. Panique à bord. Non ! Ce n'est pas possible ! Cette blague à ce ronchon de voisin ne peut aboutir à quelque plainte. Qu'est donc cette lettre ? Ce courrier est-il la conséquence de ce petit vandalisme ? Qu'ai-je fait ? Paul tourne en rond, fait les cent pas. Il décide de fermer boutique. Impossible pour lui de rester serein. Un chewing-gum mis dans cette serrure serait-il le sujet de cette missive ?

Nerveusement, il saisit le bottin posé près du téléphone. Il le feuillette machinalement. Les pages jaunes frémissent au contact de ses mains tremblantes. Avocats ? Une liste interminable lui fait face. Non ! Impossible de choisir. Il lui faut le meilleur, pas le bottin, pas de hasard, il lui faut le meilleur.

À qui demander ?

« Le meilleur avocat d'Aix s'il vous plaît ». Il en conjure, il supplie. Personne ne l'entend, il est seul dans cette boutique aux stores fermés.

Un livre tombe de l'étagère et le fait sursauter. Il regarde l'ouvrage. Le titre est net : Code civil. Atterré, il trébuche sur le parquet. Le livre se tient debout face à lui. Les pages tournent, virevoltent. Elles se détachent de la brochure, entourent Paul dans un crépitement qui ressemble aux vols des oiseaux dans le film d'Hitchcock. Enfin, la couverture de l'ouvrage se pose délicatement sur le comptoir, effleurant son affiche fétiche du film Mary Poppins.

Paul reste immobile sur ce sol qui paraît s'effondrer sous son poids, le poids de la culpabilité.

Il est hagard, se lève avec difficulté. Il rassemble les feuillets du Code, replace ainsi l'ouvrage sur l'étagère. Il repositionne son affiche délicatement, avec nostalgie et tendresse.

Le temps passe. Le jour défile, la nuit suit, le petit matin est pénible.

Arrive l'heure de midi.

Plus que deux heures, deux heures de liberté.

Paul se dirige vers la poste. Il a enfilé son costume des grands jours. Sa cravate est sévère, ses yeux exorbités.

Malaisé, il arrive à destination. Il pousse la porte, si lourde pour ses bras fébriles. Il se plante devant le guichet.

Le préposé lève la tête, sourit à Paul, éclate de rire en le visualisant. Son libraire favori a une allure comique. Que fait-il ainsi endimanché ?

Impassible et silencieux, Paul présente l'avis avec sa pièce d'identité, son passeport.

Ses lèvres tremblantes, sont presque violacées d'avoir été ainsi serrées durant ces longues heures de cauchemar. Il est tellement resté à attendre, attendre longuement le verdict !

Marcus qui n'est autre que son petit frère, ne rit plus. Il ne pensait pas qu'en ce début de printemps, il aurait pu être face à son frère aîné ainsi défiguré. Inquiet, il devient grave. Que se passe-t-il ? Son frère est-il malade ? A-t-il de graves ennuis ? Une lourdeur envahit le petit bureau.

Paul prend le courrier tant attendu. En silence, il s'écarte du comptoir. Doucement, presque au ralenti, il prend place sur une chaise inconfortable de ce petit bureau de poste annexe. La lettre est là dans ses mains. Il la regarde. Elle se plie délicatement, forme un demi-cercle, le timbre cligne de l'œil. Cette missive lui sourit. Paul s'affaisse, ses muscles se relâchent, sa mèche rebelle reprend sa place, sa cravate se dénoue et son costume se défroisse.

Marcus s'approche doucement de Paul, pose la main sur son épaule silencieusement.

Notre libraire reprend forme.

Ses doigts tremblants déchiquètent l'enveloppe. Il déplie la lettre.

L'entête est écrit en cursives épaisses. Notaire de Quimperlé.

La curiosité fait place à ses frayeurs passées.

À voix haute, très haute même, Paul déclame dans le petit bureau. Il lit. Ses paroles résonnent.

« Monsieur,

À la suite du décès de votre aïeul, sieur Vincent JOSEPH, nous vous demandons de vous rendre le 5/09/1998 à l'étude, muni du Cerfa 17604 pour l'ouverture du testament N° 3740. Dans cette attente, veuillez nous confirmer votre venue et nous faire parvenir la copie de votre pièce d'identité certifiée conforme à l'original. »

Paul continue sa lecture en chantant :
« B.I.E.N. A. V.O.U.S
C.O.R.D.I.A.L.E.M.E.N.T ».



Il s'élance dehors, lance sa veste.

Elle atterrit sur un arbre.

Un couple d'oiseaux s'empare de sa cravate...

Paul rit, saute, se moque de lui-même !

Marcus ébahi, l'observe interrogatif, par la vitre du petit bureau. Il a écouté, il a entendu. Oncle Vincent, oncle Vincent, oncle Vincent... Non ! Nous n'avons pas été prévenus... Que s'est-il passé ? Il est là pensif, effondré !

La peine de la perte d'oncle Vincent ne s'est même pas emparée de son frère. C'est impossible, il devient fou !

Marcus s'assied à son tour sur cette chaise inconfortable. Ses doigts tremblent. Ses yeux s'humectent.

Oncle Vincent, tellement poète, tellement attentionné. Celui-là même qui nous avait fait découvrir les plaisanteries, la lecture, le cinéma... dont ce film tant chéri de notre enfance !

Il se relève avec gaucherie. Il se tourne à nouveau vers la fenêtre, observe.

Sa vue est trouble.

Le spectacle lui fait face...

Paul court souriant. Mary Poppins le rejoint. Elle l'entraîne. Ils partent main dans la main au-dessus des toits d'Aix. La lettre avec avis est bien calée au fond de la poche de notre amoureux des livres.

Paul mâche un chewing-gum !

Marcus sourit à son tour.

Les sacs de courriers à trier du jour jonchent le sol de son bureau...

Pivo Pivo

Par Antoine



Durant l'été 1982, accompagné de deux amis serbo-croates, je suis parti à l'aventure vers l'Orient, en quête de rencontres, de sensations nouvelles et néanmoins fortes et de réponses à de multiples questions jusque-là restées sans réponse...

France, Autriche, République tchèque, Marguinou, Taborsatz, Coméclaf du Sud...

Après deux mois de voyages à pied, à cheval, à dos d'âne, en scooter, à skis, en ULM, nous atteignîmes un pays inconnu de nous trois : la Mongolext.

À la frontière avec le Poutzland, nous fûmes accueillis par trois ostrogoths vêtus d'un simili-uniforme à bas de peaux de bêtes colorées de rouge. Ces trois soldats, armés de petites haches en caoutchouc, nous lancèrent avec une certaine véhémence un « PIVO » tonitruant sur trois tons

différents, qui eut pour effet immédiat de nous faire reculer de trois pas.

« PIVO, PIVO, PIVO !!! »

À nos yeux écarquillés, ils comprirent très rapidement que ce terme ne nous était pas familier et tentèrent de nous expliquer, dans leur dialecte improbable, le mongolien extérieur, qu'il nous était impossible d'entrer sur le petit territoire de la Mongolext, sans posséder un moyen de logement concret...

« PIVO, PIVO, PIVO !!! »

« On a l'impression de participer à une dictée ! » me susurra Bernard, l'un de mes deux acolytes, avec une œillade malicieuse.

Pour tenter une ultime démonstration, les trois soldats, d'un seul homme, désignèrent le petit cabanon en bois et terre de lave, qui leur servait de cahute officielle, située sur ce col montagnard, à 2300 mètres d'altitude.

Nous en avons déduit, avec une certaine perspicacité à souligner dans un tel contexte, qu'il existait un lien entre leurs vociférations et cette frêle habitation...

Victor (dossard numéro trois) se lança alors dans une scène d'improvisation — digne de la Ligue officielle — assez irréaliste, en extirpant de son énorme sac à dos une toile de tente qui avait survécu à nos multiples péripéties de voyage. Il brandit cette toile au nez des soldats et entreprit une sorte de danse virevoltante, en s'aidant de deux piquets aux extrémités aiguës.

Ayant rapidement compris le sens profond du manège de Victor, je me mis à dessiner, à même la terre ocre du site, une yourte qui, m'a-t-il semblé sur le coup, pouvait ressembler à certaines habitations indigènes...

Aussitôt, les trois hommes se regardèrent, nous regardèrent et, dans un grand éclat de rire, se mirent à nous taper dans le dos tout en vociférant :

« PIVO, PIVO BO KASPIP »

« PIVO, PIVO BO KASPIP »

Ce qui signifiait, apparemment, que nous pouvions poursuivre notre route vers Kaspip, la capitale de la Mongolext...



Shadahou

Par Pierre-Olivier

I l faut quitter la ville. Cela ne fait pas douze heures que je suis à Belgrade qu'il me faut déjà repartir, cela fait moins d'une semaine que j'ai quitté Prague, et il me faut encore cavalier.

Le plus simple apparemment, est de prendre le train, vers le sud. Toujours le sud. Ne jamais remonter au-dessus de Vienne, je me le suis promis.

Je regarde et démêle les lettres et finis par décrypter le nom de Tirana, c'est là que je dois aller, ça me paraît évident. L'Albanie pour oublier. L'Albanie pour se faire oublier.

Le train doit partir dans une demi-heure. Je me rapproche des guichets pour prendre un ticket. Là, une longue, très longue file d'attente. Nous sommes fin août, et il fait une chaleur étouffante et poisseuse, une chaleur continentale.

Les trois «s» du fuyard (la solitude, la soif et le sommeil) me plantent quelques frissons. Je prends ma place dans la file.

Une petite dame sans âge et sans dents, se poste juste derrière moi et promenant une dinde dans une poussette. Elle me dévisage. Elle pose ses mains sur son visage maigre et se lamente... Joue-t-elle la comédie pour me tirer quelques dinars ? Elle me prend par la main, et elle pose sans que je pense à résister ses mains sur mon visage. Cela m'apaise.

« Shadahou » me dit-elle, et elle reprend sa longue plainte. Je ne comprends pas ; je tente de garder les yeux ouverts malgré la chaleur qui me plombe la nuque et le dégoût qu'elle m'inspire. Sa dinde s'agite dans sa poussette.

Shadahou ». Cela ne ressemble à rien que je connaisse. La dernière fois que j'ai à



peu près compris lorsqu'on s'est adressé à moi, c'est lorsque le contrôleur de train italien m'a intimé de descendre à Trieste. Peut-être l'ai-je compris parce qu'il parlait avec les mains ?

Elle tire sur ma manche pour me sortir de ce sale souvenir... « Shadahou » elle reprend. Sa voix ne demande pas ni n'implore.



Elle ordonne. Mais que veut-elle ?

Un clin d'œil et elle sort de la poussette, au chaud sous la dinde, un pot qu'elle me force à accepter. Voyant ma gêne, elle enlève le bouchon de liège, et boit d'abord deux gorgées, comme pour me montrer qu'il n'y a rien à craindre.

J'aperçois juste quelques morceaux noirs qui ne flottent pas vraiment. Je n'ai rien avalé de liquide ni de solide depuis... oui depuis hier matin et si au pire c'est un tord-boyau, cela me fera dormir dans le train.

C'est de l'alcool, assurément ! Cela fait du bien. Réchauffe et rafraîchit. Je lui rends le pot ; elle y plonge deux de ses doigts et en sort l'un de ces morceaux vert sombre. Elle en croque... non, cela ne se croque pas, cela ne semble même pas se mâcher. Comment d'ailleurs pourrait-elle sans ses dents ? En tout cas, la moitié dans sa bouche, l'autre moitié entre ses doigts qui pend dangereusement vers le sol et la dinde qui glapit à l'idée d'en récupérer un morceau. Je souris, elle en profite pour me l'enfoncer dans la bouche, avec un sourire de petite fille, comme si c'était une friandise. C'est bon. Cela ne se croque pas, ne fond pas non plus, on dirait que ça rampe dans ma bouche, comme une deuxième langue, comme une langue étrangère dans ma bouche.

Ça stimule un peu, et me voilà déjà devant le guichet, elle part à droite, je prends à gauche.

On semble ne pas se comprendre au guichet. Le type est tout sourire, et me

montre son écran pour que je lui désigne la destination de mon choix. Je reconnais Tirana, il sourit, m'imprime un billet, me montre d'abord cinq de ses doigts, le nombre de billets de 1000 que je dois aligner, puis six autres, le numéro de la voie de laquelle partira le train.

Je le remercie, le salue et me dirige vers la voie. Quand je me retourne, il est en train de me faire coucou.

Lorsque j'ai enfin réussi à trouver la voie 6 (intercalée entre la voie 7 et la voie 8), le numéro de la voiture dans laquelle ma place est réservée, déplacé quelques cagettes qui entravent le couloir central, j'arrive à ma place. Là, je trouve deux petits vieux qui se reposent. Elle, les bras nus et le visage voilé, fume des hongroises et lui fredonne dans sa chemise impeccablement noircie. Je m'assieds à une place qui n'est pas la mienne, le voyage doit m'emmener jusqu'au début de l'après-midi demain, je ferme les yeux.

Au bout de je ne sais combien de temps, je sens qu'on me tire sur la manche « Shadahou ». Le train est déjà en route. Et je me retrouve avec une couverture sur les genoux.

Je n'ai compris ce mot que des années plus tard pour l'avoir entendu à des milliers de kilomètres de là. Je m'en souviens puisque j'avais appelé mon chien comme ça, pour m'en souvenir. Tous, de me voir avec cette mine fatiguée et ce vieux pull-over de laine, me demandaient simplement si j'avais froid.

Sous la bannière étoilée

Par Valérie

J'étais arrivé en Floride pour mon summer break, une semaine entière arrachée à ma vie d'incorrigible workaholic.

Avec mon short à rayures, j'étais installé en vrai Dalton sur une bouée rose fluo dans la piscine du Fontainebleau Miami Beach Hotel, et je dorlotais ma cirrhose en sirotant du pur malt.



Je n'avais pas encore bu la moitié de mon troisième verre de Southern Comfort quand j'ai appris l'inconcevable : Donald Trump venait d'être élu 45^e président des États-Unis.

Je sortais de l'eau, dégrisé. Je pensais à Kennedy et me disais qu'il valait mieux qu'il soit mort, qu'il ne voie pas cela.

Cette fois ça n'était pas « a storm in a teacup », c'était un tsunami sur notre grand pays, tsunami qui amorcerait peut-être le déclin de l'empire américain.

Elle en avait pourtant subi, déjà, des épreuves, notre belle Amérique !

Ça avait commencé très fort avec le massacre des Indiens, mais depuis Martin Luther King, on avait espéré. Et avec l'arrivée d'Obama, on y avait cru, même.

J'étais remonté boucler ma valise sous l'œil ingénu et mutin de Marilyn Monroe joyeusement reprographiée dans les couleurs pop' des années 70.

Une fois ma note payée, j'avais pris place dans la limousine de l'hôtel direction Miami international airport.

Le retour sur New York s'imposait. Quid de mes jours de congés dorés ?

Ça devait être un beau spectacle là-bas : la fête à neuneu des conservateurs de tous bords. Pas qu'à New York d'ailleurs, l'Amérique entière avait la gueule de bois. Embouteillage de klaxons sur le pont de Selma, Alabama : « le Sud est en liesse » m'a dit ma sœur, affolée, au téléphone.

À l'arrivée, j'ai pris un taxi pour le lower Manhattan.

Une drôle d'ambiance dans les rues, un mélange de kermesse et de fête foraine dans la Cinquième avenue.

J'ai payé le chauffeur, mais au lieu de rejoindre mon bureau, je suis descendu jusqu'au quai à Battery Park. Et là, je me suis appuyé sur le parapet, j'ai regardé la Statue de la Liberté, Ellis Island, et j'ai pleuré.

Juste avant le crépuscule

Par Anne

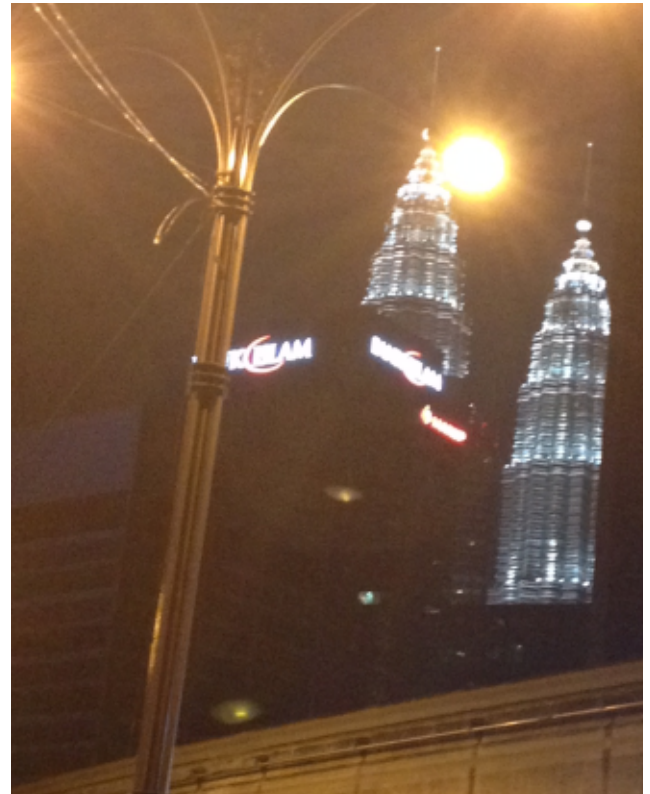
Le boulevard, ce fleuve de vie, grouillait, dans la poudre d'or du soleil couchant. »

J'aurais pu être perdue au milieu d'un désert ce dernier vendredi soir, ma solitude en eut été moins grande. Mais là, cette rue, cette foule bouillonnante, étincelante dans la semi-obscurité de Kuala Lumpur me renvoyait à ma détresse, à ton absence, faisant vibrer ma folie à l'unisson des cris de cette humanité pleine de joie, en décalage total avec ma folie.

Les odeurs de curry au pied des Petronas, ce vagabond réclamant un peu d'argent, assis sous la pluie, cherchant, transi de froid, un regard à accrocher, même furtivement. Longtemps, j'avais été comme lui, à guetter sur les visages un soupçon de tendresse et à y croire, mais là, toute la vie de la métropole n'était plus, n'était déjà que trop.

Mes yeux s'étaient éloignés des gens pour se tourner vers le ciel pour toujours et à jamais.

Fin de la pollution, des gaz d'échappement, de toute la crapouasse de merde engendrée par les paradis artificiels. Dans ma tête, une seule musique : la tienne, la nôtre. Et tandis que la cité s'endormait, que la nuit tombée dispersait la poudre d'or du boulevard jadis surpeuplé, l'alcool et les



autres poisons se distillaient en moi symbiotiquement.

Un regard, le dernier, toujours plus haut, l'ombre fugace d'un nuage déjà noir, ton visage disparaissant et l'arrivée subite, depuis les ombres mortes, des tombe-nuits et de leur horde de fées.

Un moment d'égarement

Par Arnaud

Ses mains sont posées sur la tablette devant lui, des doigts manucurés, des ongles bien coupés, une alliance, des mains fines qui viennent se heurter à une chemise en coton blanche elle-même recouverte d'un costume gris en laine fine pour résister à ces matinées fraîches d'automne. Une montre de marque trône sur son bras droit, celui qui devait taper sur le portable avant qu'il ne s'endorme. Les plis de la veste auraient pu cisailler ses bras posés devant lui malgré la légèreté du tissu. Son torse se gonfle et se vide avec une régularité tout horlogère, sa cravate bleue suit le mouvement avec discipline, dans un léger ronflement qui ne semble pas perturber son voisin de droite, lui-même très affairé à regrouper ses affaires alors que le train arrive en gare. Il regarde par-dessus l'épaule du dormeur, un grand type brun en costume de laine grise, avachi sur son fauteuil. Les quais de la gare se rapprochent dangereusement. Tout comme cette foutue réunion qu'il avait pourtant tout fait pour éviter. Pas de doute, il est dans le wagon de tête il ne pourra même pas inventer une excuse bidon pour un retard quelconque « Je suis désolé monsieur, mais la foule m'a retenu... », ça ne passera pas. Il se dirige vers la sortie abandonnant son dormeur au contrôleur inquiet qui s'apprête à le réveiller. Il sort du wagon ébahi par tant d'espace, de foule, de pigeons aussi... saloperie de volatiles stupides. Ils sont tapis sur les poutres, prêts à lâcher leurs infâmes déjections sur les malheureux passants, nombreux ce lundi d'octobre.

Jaques était perdu dans ses rêves. Il repensait à Martha, cette grande brune aux

formes généreuses et à l'irrésistible accent italien qu'il avait croisé au bar, le temps d'un café. Ils avaient sympathisé, discuté, rigolé... et puis ils s'étaient embrassés, tout s'était passé si vite. Comme quoi on pouvait faire des rencontres dans les trains. Les gestes s'étaient emballés, les mots, ou plutôt leur absence, leurs ébats dans les toilettes du TGV... vraiment pas pratique, mais dans le feu d'action, que voulez-vous... il était perdu dans son parfum, ses cris, sa culotte... quand soudain le miroir prit forme humaine ainsi qu'un accent marseillais sournois.

« Nous sommes arrivés en gare. Monsieur, veuillez sortir du train. »

Panique ! Il n'a pas bossé sa présentation pour la réunion, épuisé de ses efforts... Sans prendre la peine de répondre, il enchaîne méthodiquement, ferme son portable, sort sa sacoche, le range dedans, relève la tablette. Se lève et fait face au contrôleur bourru et moustachu, encore impressionné de la rapidité de ce voyageur aguerri... Ce sont les pires, ils ne préviennent pas, ceux-là. Tout leur est naturel, leurs gestes sont précis, comme si le train est une seconde maison pour eux. Celui-là ne demande pas son reste, saisit sacoche et manteau avant de s'engouffrer dans la gueule métallique du TGV direction les quais... Lâchant tout juste un « merci » en passant.

Manteau enfilé, sacoche armée, il est en position pour bondir sur les quais, tel un félin urbain en costard cravate... lorsqu'il met une main dans sa poche, plus par habitude qu'autre chose d'ailleurs... celle-ci

rencontre quelque chose de soyeux, de doux... son teint devient livide, ses yeux s'élargissent... non... ça ne peut pas être ça... au lieu de bondir, il opte finalement pour une sortie discrète, pour jeter un œil rapide sur le contenu de la poche de sa veste. Oui, c'est bien ça... une culotte... celle de Martha, cela ne peut être que ça...

Son sang ne fait qu'un tour, il faut la lui rendre. Il ne peut pas se promener avec toute la journée, quelqu'un va forcément le remarquer au bureau, ce n'est pas possible. En plus, son boss est présent, il faut qu'il s'en débarrasse, mais comment la retrouver dans cette foule organique ? Banlieusards et Parisiens s'entremêlent dans un improbable flot humain, deux courants contraires, deux philosophies opposées... et toujours les

pigeons qui veillent... sur qui vont-ils chier ? Quel costume vont-ils ruiner ?

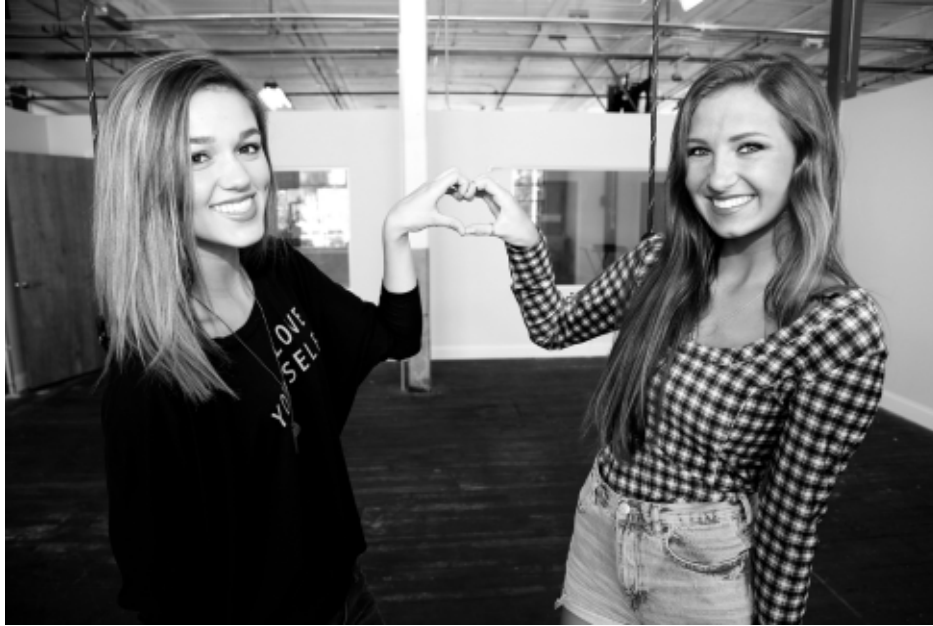
Pris dans son angoisse, Jacques se retourne brutalement espérant trouver Martha... il est au bout du quai, il domine la foule de son mètre quatre-vingt... et repère la belle petite brune... elle aussi très préoccupée visiblement... leurs regards se croisent dans cette improbable mer humaine... ils se rapprochent... et Jacques de lui dire :

« Je crois que ceci est à toi ? » en lui tendant timidement le coupable bout de tissu...



Non mais allo quoi

Par Pierre-Olivier



A llô, Zoé ? Ma belette, ça va et toi ?... Tu parles ! quelle semaine pourrie ! ... Hein ? ... Bah je l'ai récupéré, c'est tout ! ... Ouais ! ... Carrément ! Ouais, en mode tranquille, tu vois... Guichard et la CPE. Alors elle, la Morel, je peux pas la blairer... Genre ! Ils m'ont demandé plein de fois si j'avais pas des problèmes perso. Si mes parents avaient pas des problèmes au boulot et compagnie, de quoi j'me même... J'te jure !!!

Mais attends... hein ? ouais. Mais attends !!! Y a un truc en plus, là. Genre un papier dans la boîte aux lettres pour dire que j'ai un recommandé qui m'attend à la poste... J'sais pas... C'est mal écrit et ça bave. Carrément, le type il lit des adresses toute la journée et il est pas capable d'écrire

proprement alors qu'il a que ça à faire, j'te jure ! M'enfin, si c'est dans ma boîte !... Oh ?... tu crois ? Ils auraient envoyé une lettre juste pour ça ?... Sans déconner en plus je regardais juste l'heure... Mais si c'est vrai ! Tu fais chier, on n'a pas toutes la chance d'avoir la bosse des maths... Et puis, c'est pas le vrai, c'est que le bac blanc ! le jour du vrai, bah, j'sais pas, y aura une pendule dans la salle j' imagine.

Ouais... les parents rentrent demain soir. Faut que j'aille le chercher demain matin... Y a que le nom sur le papier, ils sont pas censés savoir que mes parents sont pas là !... T'es folle ou quoi ? Non, j'leur dirai rien ! Et puis la Morel m'aurait dit si ç'avait été un avertissement... Merde ! ça va faire le deuxième... Bye-bye les grandes écoles... Mouais, au moins mes parents me laisseront

aller aux Beaux-arts s'ils voyent que je suis pas douée pour toutes ces conneries... Non?... tu crois?... Arrête!... Sans déconner? Ils regardent aussi les dossiers pour les Beaux-arts? Ah j'te jure, j'en ai marre de me sentir fliquée comme ça H 24! Mais ils s'en foutent des maths, non?

J'ai trop la mort si... Arrête! tu crois? Non... tu me fais marcher?! C'est des conneries tout ça! Tu crois que... Carrément! Hé, à moins que je fasse semblant de l'avoir jamais reçue?! J'ai pas la bosse des maths, mais ça pédale là-dedans!... Hein? OK, bon, bisous ma belette! On s'voit demain?... J'sais pas. T'as des trucs prévus toi?... OK, ça marche. Mais tu crois que ça peut être le conseil de discipline? Parce que là, c'est mort! De toute façon, j'suis majeure, c'est-à-dire responsable, alors je fais ce que je veux!»

«Lucie?... Ouais... Ouais... Ouais... Non et toi? ça va?... Carrément, l'aventure! J'te raconte! Alors ça ouvrirait à neuf heures. T'es folle! le samedi matin, c'est sacré. Non non, grasse mat', Chocapic, et hop! Oui, vers onze heures. J'ai fait semblant d'être hyper pressée et hyper détachée, genre dépêche-toi tu vois j'ai pas que ça à faire! Elle a cherché un moment. Un vieux moustachu l'a rejointe, t'aurais vu la dégaine du mec, l'horreur, un vieux pantalon de vieux avec une vieille chemise aux manches courtes et une espèce de gilet, j'te jure, j'ai cru que j'allais partir avant qu'ils me donnent la lettre. Enfin le type trop stylé a regardé ma carte d'identité et le petit papier jaune, il a dit "ah oui tiens!"... non, j'te jure, ils avaient l'air vraiment louches tous les deux!... Tu m'étonnes!... Attends, laisse-moi finir. Ah ok, bon je fais vite! Le type est allé dans la réserve derrière, et il est revenu avec une petite lettre. C'est juste une lettre de relance de la part de la bibliothèque. Comme l'abonnement est arrivé à expiration et que mon père a des documents empruntés... oui, oui... enfin tu vois le genre. Oui, je l'ai lue en travers, ça parle d'acte,

d'admission... t'imagines mon soulagement!... Carrément! mais je savais pas que mon père empruntait des trucs à la bibliothèque... Hein? Attends ça sonne à la porte. Oui. J'te reprends... Ah, bon, ok, on se rappelle. Bisous.»

«Allô, Flo, c'est moi. Ouais, carrément!!! ... Non... Non... Attends, j'te raconte la suite.

En fait, c'est la merde! je t'ai dit qu'ils étaient louches à la poste?! Non, bon, bah quand j'ai récupéré la lettre, ils avaient l'air trop chelou... Ouais. Ouais, elle t'a dit?... Non mais c'est pas permis de s'habiller comme ça, j'te jure! limite chaussette dans les sandales le mec!... Ouais, en fait ils se sont trompés! Trop cons les gars! Le gardien de l'immeuble vient de débarquer chez moi, ils se sont gourés. On est deux Martin dans l'immeuble, ils trouvent le moyen de se planter... Mais oui! ils ont inversé les lettres!... Oui, et celle-ci vient du lycée... Tu crois que j'dois l'ouvrir?... Eh, après tout, je suis majeure, j'fais c'que je veux, puisque désormais je suis responsable! Carrément, c'est moi qui décide de mon avenir... Attends, je me mets en mode main libre.

C'est l'intendance... la merde! Mise en demeure de paiement! ça fait un an que mes parents paient plus la cantine! Pour c'que j'y bouffe de toute façon!... C'est clair, c'est dégueulasse! t'as vu c'qui nous ont servi jeudi. Non mais franchement!... tu sais quoi, on devrait leur faire une lettre recommandée avec accusé de réception aux gars de la cantine. Hein?... ouais, carrément!

Ah oui, je continue... oui,»... blablabla troisième relance... blablabla service de recouvrement... blablabla assistante sociale...» Bon, rien de grave... T'as raison!

Et moi qui flippais pour mon portable.

L'Amour

Par Henri P.



M. Lantin ayant rencontré cette jeune fille dans une soirée, chez son sous-chef de bureau, l'amour l'enveloppa comme un filet ; pourtant, la proie qu'il était métaphoriquement devenu n'était pas prête à se rendre sans combat. M. Lantin avait en effet de la vie, et de la femme, une vision aux antipodes du romantisme. Et tandis qu'une flamme inconnue tentait de le consumer, il analysait la situation avec toute la distance dont il était encore capable ; trop jeune, tout d'abord, et, avec son teint de pêche et ses yeux bleus, bien loin des accortes dames d'expérience dont il faisait son ordinaire, souvent tarifé. La sidération qui l'avait frappé à cette soirée d'apéritif célébrant la décoration de son supérieur avait peut-être même pour origine, se disait-il, l'opposition de cette jeune fille à son type de femme habituel ; une envie de nouveauté, peut-être, ou plus prosaïquement l'absence de rapports à laquelle son rythme de travail l'avait contraint ces dernières semaines, le privant de son voyage hebdomadaire et hygiénique à la préfecture, pour lequel il dépensait sans compter.

Du reste, il n'y avait justement pas de place dans sa vie pour des complications sentimentales : tremblements, palpitations, passion, supplications, pleurs, folie... un scénario implacable et cauchemardesque se déroulait dans son cerveau, lui montrant l'engrenage fatal dans lequel il risquait de mettre le doigt — il n'était pas question de risquer plus.

Et cependant, tandis que son cerveau lui faisait pour ainsi dire la leçon, une autre partie de lui, ignorée jusqu'ici et sortant de Dieu sait quelle profondeur, lui faisait

échanger de souriantes platitudes avec la demoiselle qui lui faisait face, et dont les joues empourprées semblaient témoigner d'une vive émotion. Le coup de foudre existait-il donc ? Et pourquoi pas une demande en mariage, sur le champ, dans l'appartement de son hôte, suivi de l'enlèvement et du départ en voiture sous les yeux médusés des invités ?

Il en était là lorsque la voix tonitruante du sous-chef l'interpella ; « Dites donc, Lantin, pourriez-vous vous écarter un peu de ma fille ? »

Sous le coup de l'algarade, il tourna la tête et rencontra, sous les sourcils broussailleux, le regard accusateur de Duvignac. Il y lut un courroux naissant dont il traduisit immédiatement les conséquences : réflexions et vexations quotidiennes, contrôles tatillons de son travail, de ses absences, et surtout, disparition de toute chance d'avancement. L'heure était grave, une décision s'imposait.

Il revint vers la jouvencelle, maintenant blême de confusion, émouvante de fragilité. Il se devait de la rassurer. Il lui prit sa main fine et tremblante, l'effleura de sa moustache, le buste cassé en deux.

— Mademoiselle, dit-il, votre père a beaucoup de chance d'avoir une enfant aussi charmante que vous. Cette soirée restera un souvenir délicieux.

Puis il fit demi-tour et alla se fondre dans la foule des invités agglutinés autour du buffet.

L'amour attendrait.